



# ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 8 (1969), p. 183-188

Nada Tomiche

Sur la langue de la presse du Caire, le style nouveau d'une culture vivante.

#### *Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### *Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

#### **Dernières publications**

9782724708431	<i>Mefkat et la déesse Hathor</i>	Sylvain Dhennin
9782724709490	<i>Concise Manual for Ceramic Studies</i>	Romain David (éd.)
9782724708530	<i>Blemmyes</i>	Hélène Cuvigny (éd.)
9782724708035	??? ????	Nessim Henry Henein
9782724707984	<i>Proceedings of the First International Conference on the Science of Ancient Egyptian Materials and Technologies (SAEMT)</i>	Anita Quiles (éd.), Bassem Gehad (éd.)
9782724708677	<i>Bulletin critique des Annales islamologiques 36</i>	Agnès Charpentier (éd.)
9782724708516	<i>Ermant II</i>	Christophe Thiers
9782724708363	<i>Guide des écritures de l'Égypte ancienne</i>	Stéphane Polis (éd.)

# SUR LA LANGUE DE LA PRESSE DU CAIRE

## LE STYLE NOUVEAU D'UNE CULTURE VIVANTE

PAR

NADA TOMICHE

La presse quotidienne et hebdomadaire du Caire forge journallement une langue arabe « moderne » soumise aux nécessités nouvelles de l'information et de l'explication. Repérer, dans le système de communication en permanent mouvement, le travail d'adaptation des mécanismes linguistiques à la dialectique intellectuelle et émotionnelle du Caire d'aujourd'hui, permettrait d'entrevoir l'évolution interne de ses habitudes de raisonnement. Une étude aussi délicate n'est pas notre propos dans le cadre naturellement restreint de cette participation au Millénaire de la capitale égyptienne. Limitons-nous à dégager quelques problèmes posés par l'usage de la langue utilisée actuellement et à relever certains procédés grammaticaux propres au « style moderne » de la jeune génération — et même de la moins jeune.

Un rapport officiel, présenté par la Commission chargée d'examiner l'état des études linguistiques dans les Universités, sonne le tocsin <sup>(1)</sup>: « la baisse de niveau des connaissances linguistiques chez les diplômés de l'école secondaire ne se limite pas aux seules langues étrangères. Elle atteint également, et dangereusement, la langue arabe même ... situation dont les effets se manifestent ensuite à l'Université ».

Cette jeune « génération qui ne lit pas » (Ṭāḥa Ḥusayn), « qui n'étudie pas » (Muḥammad Ḥasanayn Ḥaykal), « qui n'approfondit pas » (Aḥmad Bahā' al-dīn), cette génération de bureaucrates <sup>(2)</sup> qui ne connaît ni ses propres classiques ni ceux des « autres », qu'écrit-elle ? Depuis des années déjà, les docteurs de la langue diagnostiquent le « mal ». En 1960, M. Muḥammad Mandūr, chargé de lire les nouveaux

<sup>(1)</sup> *Aḥbār al-yawm*, 24 février 1968.

culièrement sévère paru dans *Aḥbār al-yawm* du 24 février 1968.

<sup>(2)</sup> Selon les expressions rappelées par M. Maḥmūd 'Awaḍ, auteur d'un article parti-

romans susceptibles de recevoir un prix littéraire, notait : « la faiblesse de la langue écrite actuellement est un phénomène général »<sup>(1)</sup>. Pendant vingt ans d'enseignement dans les Universités et Instituts supérieurs, ajoutait-il, il avait eu le loisir de se convaincre de l'incapacité des étudiants à s'exprimer correctement et clairement : « corriger les copies aboutissait souvent à résoudre une série d'énigmes ».

De ces critiques acerbes que ressort-il ? Qu'une révolution sourde se poursuit dans l'expression littéraire, violemment combattue par les partisans d'une langue « pure », ou à tout le moins « correcte ». Attachés aux mécanismes anciens, sans doute négligent-ils l'impérieuse volonté de « modernité » des « jeunes » dont les démarches intellectuelles diffèrent de celles de la pensée et donc de l'écriture « classiques ». Plutôt que l'expression, ne serait-ce pas souvent le fond et les méthodes de la pensée qui les effarouchent ?

Qu'accepte ce langage qui le rende si différent de celui de la précédente génération ? Des influences étrangères, sans doute, mais peut-être moins que par le passé, et sous forme de clichés superficiels étant donné la méconnaissance des langues autres. Mais surtout, voie qui déjà détachait le parler de l'île de France du latin et qui n'était pas une voie de « facilité », des procédés dialectaux. Or le dialecte du Caire s'étend en Egypte comme langue de relation. Sous sa forme « distinguée » en particulier, il constitue une sorte de koinè intellectuelle, et la langue de la presse en est profondément imprégnée. Ces deux faits, « dialectiquement » liés, pourraient conduire à distinguer des « niveaux » en arabe égyptien comme il y a un « français » à divers niveaux.

Si l'écriture se pénètre de dialecte, le dialecte, simplement soumis aux niveaux de pensée des différents groupes sociaux et géographiques, y introduit tous les emprunts. Car ses facultés traditionnelles d'assimilation le rendent propre à « traduire » et à décoder les mouvements et les passions de la pensée. Il n'est pas jusqu'aux particules, dont l'usage est pourtant généralement strict, qu'il n'accepte aisément, il n'est pas de nuance affective qu'il ne puisse exprimer par touche ou allusion légère. Dans un discours aux ouvriers, le 1<sup>er</sup> mai 1965, parlant en présence du président de la République libanaise, le président Nasser, usant à son habitude du parler populaire, utilisait par deux fois le terme syro-libanais de *beddi* à la place de l'équivalent égyptien *'āwez* : petit signe d'amitié et de déférence adressé à l'hôte, l'emprunt se

<sup>(1)</sup> *Gumhūriyya*, 6 août 1960.

faisait naturellement, sans raideur, excluant toute nuance péjorative ou ironique et ajoutant la chaleur humaine au discours <sup>(1)</sup>.

L'insertion du dialecte dans l'écriture s'effectue sur le plan du vocabulaire, certes, mais aussi et plus en profondeur, sur celui de la syntaxe.

Le vocabulaire du dialecte s'est enrichi de mots de civilisation, termes concrets de la vie matérielle ou abstraits correspondant à la situation politique, administrative, etc. : *tīlīfūn*, *felm*, *taks<sup>e</sup>* (taxi), *barlamān*, *tenes* (tennis), *bulīs* (police), *ḡwantīyyāt* (gants), *kazīno*, *el-serk* (le cirque), ou même *bufēh*, *nayt klub*, *kafetereyya* et *sūber šū* (buffet, night club, cafeteria, super show), petit échantillonnage d'une massive infiltration de termes qui se retrouvent dans les pages consacrées au cinéma, au sport, aux petites annonces par la presse et qui, pour certains, ont acquis droit de cité dans les articles les plus sérieux (*sekretūr*, *barlamān*, etc.). Des termes du vocabulaire classique, mais utilisés de manière personnelle par le dialecte, font une entrée moins claironnante, moins brutale et cessent d'être perçus comme des néologismes par l'ensemble des lecteurs, ainsi :

*al-ta'allum maḡḡānan fi-l-kullīyāt al-'askariyya* <sup>(2)</sup>, « l'instruction est gratuite dans les facultés militaires », là où le purisme exigerait *al-ta'lim maḡḡāniy* etc., l'usage d'adjectifs adverbialisés étant une caractéristique générale des parlers et s'introduisant de plus en plus dans l'écriture où l'on lit, sous leur forme populaire, des termes comme *tab'an* « naturellement », *huṣūṣan* « spécialement », etc.

*'entahā ḡatar al-fayaḡān* <sup>(3)</sup> « le danger de la crue est passé », pour *zāla ḡatar al-fayaḡān*, *daḡā'ū maṣārīfahā* <sup>(4)</sup> « ils en ont payé les frais » pour *saddadū nafaḡātihā*, *waḡāfa l-qātīlu taḡt al-mašnaḡa fi-niḡzārī l-mawt* <sup>(5)</sup> « le meurtrier se tenait sous la potence dans l'attente de la mort » pour *'ittahāḡa l-qātīlu makānahu taḡt al-mašnaḡa mutaraḡqīban al-mawt*

Termes familiers au dialecte, *entahā*, *daḡā'*, *maṣārīf*, *waḡaf*, etc. remplacent dans l'écriture les expressions senties comme plus recherchées, donnant un sentiment d'aisance aux habitués du parler mais irritant et inquiétant les puristes.

<sup>(1)</sup> Texte du discours dans *Ahrām*, 2 mai 1965. Le président utilisait encore cette même particule deux mois plus tard, devant les délégués de pays arabes et le premier ministre d'Irak (Discours à Alexandrie, le

26/7/65, dans *Ahrām* 27/7/65).

<sup>(2)</sup> *Ahrām*, 25 septembre 1961.

<sup>(3)</sup> *Ahrām*, 27 septembre 1961.

<sup>(4)</sup> *Ahrām*, 29 septembre 1961.

<sup>(5)</sup> *Ḡumhūriyya*, 24 octobre 1961.

La morphologie du parler arabe du Caire se caractérise par l'exceptionnelle richesse de ses schèmes verbaux, due en partie à la conservation de nombre des schèmes classiques à initiale *hamza* (ʾ), contrairement à ce qui se passe dans la plupart des autres dialectes, et à l'usage d'une forme réfléchie, particulière, non classique, à (ʾe)t- préfixé : *'etkasar*. Mais ces formes verbales s'emploient souvent de manière différente du classique. Ainsi on lit : *budrat al-luṣūṣ taktašif al-sāriq*<sup>(1)</sup> « la poudre [qui permet de détecter] des malfaiteurs fait découvrir le voleur », là où l'on aurait dans une langue plus « pure » une tournure comme *kašafa mashūq al-luṣūṣ 'an al-sāriq*. La VIII<sup>e</sup> forme à nuance passive (*'ektasafa*) remplace ici la forme simple + la particule *'an* (*kašafa 'an*). Ailleurs, une VI<sup>e</sup> forme (*tafā'ala*) + *ma'a* s'utilise à la place d'une III<sup>e</sup> forme inhabituelle au parler :

*tağāwabat al-idāra l-tawriyya fī l-mašāni' ma'a hādīhi l-irāda l-waṭaniyya*<sup>(2)</sup> « l'administration révolutionnaire ... répond à cette volonté nationale », au lieu de *ğāwabat al-idāra l-tawriyya fī l-mašāni' hādīhi l-irāda l-waṭaniyya*.

Les caractéristiques syntaxiques du parler infléchissent donc les structures de la langue écrite, introduisant une valeur temporelle dans le système verbal qui, classiquement, exprimait en premier lieu les « aspects » de l'action (accomplie ou inaccomplie), plaçant le sujet avant le verbe au lieu de l'ordre classique inverse, par besoin d'expressivité parfois, ou, le plus souvent, sans nécessité aucune, usant constamment d'un pronom personnel explétif là où le classique eût imposé la particule *'inna* pour mettre un terme en anticipation, faisant un usage dialectal des prépositions, établissant des relations de subordination successives, alors que l'arabe classique se caractérisait par la discontinuité du discours, l'apposition et la fragmentation des idées.

La notion du temps pénètre les choix qui sont faits de l'accompli et de l'inaccompli. Ainsi, l'inaccompli occupait la place d'un accompli dans l'exemple cité plus haut : *budrat al-luṣūṣ taktašif al-sāriq* pour *kašafa mashūq* etc., exemple où se relève également l'emploi du sujet placé avant le verbe sans aide des particules classiques de l'anticipation.

Ailleurs, même usage de l'inaccompli au lieu de l'accompli et on aura : *anā ma'aka fīmā taqūl*<sup>(3)</sup> avec anticipation du pronom personnel sans l'aide de *'inn-* (*'innī wāfaqtuka fīmā qulta*);

<sup>(1)</sup> *Ahrām*, 29 septembre 1961.

<sup>(3)</sup> *Ğumhūriyya*, 24 octobre 1961.

<sup>(2)</sup> *Muṣawwar*, 1<sup>er</sup> mars 1968.

*anā min al-nas' illadīna lā yuḥsinūna šinā'at al-kalām*<sup>(1)</sup> « je suis de ces gens qui n'excellent pas dans l'art du discours » pour *'innī 'aḥadu 'ulā'ika-lladīna lā yuḡdūna šinā'at al-kalām*.

Même anticipation du sujet et utilisation de l'inaccompli-présent dans un article pourtant consacré à la priorité de la langue *fushḥā* « pure » sur le dialecte du Caire : *ba'd al-bilād al-'arabiyya yaḡidu šu'ubāt fī fahmī -l-luḡatī l-'ammīyya*<sup>(2)</sup> « certains pays arabes ont des difficultés à comprendre la langue populaire [du Caire] » pour *waḡada ba'd al-bilād ...*

La structure dialectale déforme — ou reforme — la phrase en y introduisant l'usage populaire des prépositions : *bi-* au lieu de *fī*, *ḥatta* « même » :

*wa kullu mā yaḥturu bi-bālika taḡiduhu bi-markazī l-tadrīb 'aw bil-madīnatī -l-šinā'iyya : ... al-baṭāṭin al-nasiḡ ... ašḡāl al-'ibra wal-trikū... ḥatta ta'allum al-funūn al-ša'biyya wal-mūsīqa 'amala l-mas'ūlūn ḥisābaha bi-markaz al-tadrīb*<sup>(3)</sup> « Tout ce qui te passe par l'esprit, tu le trouveras au centre d'entraînement ou dans la cité industrielle : les couvertures, le tissage, ... les travaux d'aiguille ou de tricot... même l'enseignement des arts populaires et de la musique, les responsables en ont tenu compte dans le centre d'entraînement » (notons les calques déjà courants dans le parler : *yaḥtur bi-bālak* « [ce qui] te passe par l'esprit », *'amal ḥesabha* « il en a tenu compte »).

Ailleurs : *wal-qawānīn fiha l-radi' wa fiha l-ḡayyid*<sup>(4)</sup> « les lois ont du mauvais et elles ont du bon », pour *wa min al-qawānīn mā huwa radi' wa mā huwa ḡayyid*.

Les phrases enfin se compliquent et s'allongent — parfois démesurément — coupées de propositions relatives, d'incidentes coordonnées commençant par « et de même » (*wa kaḏālika ... , kamā...*), avec anticipation de la subordonnée et série de pronoms de rappel : *hāda ma'nāh 'anna l-'āmil al-šinā'i alladī narāhu wa nuḥāṭibuhu l-yawm ma zālat al-fa's taḥmilu basamātihā 'alā yadayhi wa 'alā tafkīrihi 'aydan*<sup>(5)</sup> « ceci signifie que [sur] l'ouvrier de l'industrie, que nous voyons et à qui nous parlons aujourd'hui, la pioche laisse encore ses marques sur ses mains et sur sa pensée également ».

<sup>(1)</sup> *Ḡumhūriyya*, 24 octobre 1961.

<sup>(2)</sup> *Aḥbār al-yawm*, 27 avril 1964.

<sup>(3)</sup> *Muṣawwar*, 1<sup>er</sup> mars 1968.

<sup>(4)</sup> *Ḡumhūriyya*, 20 octobre 1961.

<sup>(5)</sup> Interprétation par un journaliste de réponses fournies par des ouvriers à un sondage effectué par l'hebdomadaire *Aḥbār al-yawm* et publié le 18 février 1967.

Enfin, dernier exemple de phrase d'inspiration dialectale, avec anticipation du sujet, clichés et termes populaires, propositions relatives et pronoms de rappel <sup>(1)</sup> : *wa Nabawiyya tuqaddir al-nās bimā fi ġuyūbihim min fulūs f-allāḍi ma'ahu qirš yusāwī fi nazārihā qiršan wa-llāḍi ma'ahu ġinayh yusāwī fi nazārihā ġinayhan* «N. estime les gens en fonction de l'argent contenu dans leurs poches. Tel qui possède une piastre vaut, à ses yeux, une piastre ; tel autre qui possède une livre vaut, à ses yeux, une livre».

\*  
\* \*

Peut-on parler de « crise des valeurs » (*azmat al-ġiyam*), de jeunesse soumise à la « loi du moindre effort » (*qānūn al-ġuḥd al-'aqall*), à l'arrivisme, à l'opportunisme, au machiavélisme (*wuṣūliyya, intihāziyya, makiyāfiliyya*), indifférente à la réalité des faits (*mawḍū'iyya*) comme le fait le sévère critique cité au début de cet article ? <sup>(2)</sup>. N'assistons-nous pas plutôt à une adaptation de ceux dont la vocation est de se faire comprendre de l'ensemble de la population en état de lire, le journaliste, le critique littéraire, le pédiatre, le sociologue, à la pensée moderne, synthétique et articulée, hostile à la fragmentation, à la discontinuité de l'écriture antique presque initiatique. Les structures de la langue ne ressortissent plus uniquement, à ce niveau, de l'interprétation linguistique, ou de la comparaison avec les règles classiques rappelées par les grammairiens puristes qui ne relèvent que des caractères trop hâtivement qualifiés de non pertinents. Elles s'adaptent aux manières de raisonner et d'exposer d'une société qui élabore sa pensée dans la communication quotidienne.

Or, les nouveaux modes d'expression discursifs, attachés à rendre la dimension temporelle, s'opposent au caractère implicite, non-temporel de la phrase classique. Il s'agit d'un nouveau « style de pensée » et l'on ne peut plus prétendre arrêter une transformation qui tente d'exprimer le rééquilibrage de l'évolution dialectique et des techniques nouvelles de raisonnement. Avant de tenter une interprétation significative, il faudrait confronter le nouvel usage de la langue parlée et écrite dans la presse avec celui des divers domaines de l'expression : droit, littérature, philosophie etc. Alors seulement on pourrait juger si, éventuellement, nous n'aurions pas là le « style culturel » de l'actuelle société du Caire, de l'Égypte, et par osmose et influence, de l'intelligentsia arabe moderne.

<sup>(1)</sup> Article d'un critique de théâtre qui résume une comédie et en décrit l'héroïne (*Nabawiyya*), *Aḥbār al-yawm*, 24 février 1968.

<sup>(2)</sup> MAḤMŪD 'AWAD, dans *Aḥbār al-yawm*, 24 février 1968.